#### Thierry de MONTBRIAL\*

# Penser l'Europe



#### **Abstract**

Je voudrais vous parler du comment on écrit l'Histoire. Même les plus positivistes, qui prétendent faire parler les chiffres en tant que tels, ont un système de référence implicite, c'est-à-dire qui n'est pas forcément révélé mais qui est une sorte de théorie sous-jacente, faute de laquelle il n'y a pas de sens véritable aux données. Je pense que c'est la même chose en Histoire, et que tout historien, c'est-à-dire tout raconteur, ou tout discoureur sur l'Histoire a un système de référence implicite.

Mots clé: histoire de la culture, système, référence implicite, théorie, discoures.

**Thinking about Europe**. We shall speak about how History is written. Even the most positive thinkers, who pretend to let the numbers talk because they have a system of implicit references, meaning that this is not revealed forcedly, but a subjacent theory, because of which there is no veritable or given sense. We believe the principle functions in History and that all historians, we mean all the discourses about Histories, have a implicit system of references.

Keywords: histoire de la culture, system, implicit references, theory, discourses.

Je ne voudrais pas être trop solennel, donc je vais dire : « Merci, cher Eugen ». Je vais être extrêmement bref ici, puisque je prends la parole dans quelques minutes à la première session. Je dirai simplement que revenir ici chaque année pour ce colloque est une joie. Ce n'est pas uniquement un plaisir intellectuel. Je crois qu'en effet ce que nous faisons depuis maintenant neuf ans est significatif, que cela a du sens, pour les raisons que tu viens d'indiquer. Cette Europe ne se fera et ne s'approfondira que s'il y a un peu de spiritualité et un peu de projets, sinon elle se défera et se défera même assez vite à l'échelle historique. Donc ce que nous faisons a du sens, mais c'est aussi un club d'amis. Je dois dire que c'est toujours avec une joie extrême que je retrouve chaque année nos amis de Roumanie et d'autres pays, particulièrement d'Europe Centrale et Orientale qu'on ne voit peut-être pas suffisamment souvent en France. C'est donc une très grande joie, et je vous dis à tous merci pour la chaleur de votre accueil, pour votre fidélité. Et j'espère que allons nous montrer à la hauteur de cette confiance que l'Académie roumaine, la Fondation, et toi, cher Eugen, placez dans ce projet.

#### Discours introductif

Merci, monsieur le président, cher Eugen.

La session s'appelle « Histoire nationale, histoire européenne », mais je vais vous parler un peu d'autre chose, sans complexes d'ailleurs parce que Dan Berindei m'a montré le titre de son propre exposé, qui est également différent du sujet de la session...

<sup>\*</sup> Membre et ancien président de l'Académie des Sciences Morales et Politiques (France) Membre honoraire de l'Académie roumaine

Penser l'Europe

# critice

Je voudrais vous parler de ce qui n'est peut-être pas sans intérêt pour le début de ce séminaire, du problème général de : comment on écrit l'Histoire. Je le fais avec audace puisque je ne suis pas un historien professionnel, contrairement à mon éminent voisin et confrère de l'Académie des sciences morales et politiques, Georges-Henri Soutou, qui parlera tout à l'heure. Je voudrais le faire d'un point de vue qui représente un peu ce côté promeneur solitaire que tu as décrit.

Il se trouve que depuis qu'on a choisi le titre de cette conférence, je me suis rendu compte qu'il y a un historien français célèbre, qui s'appelle Paul Veyne, qui a écrit un gros livre dont il existe d'ailleurs une version plus compacte et qui s'intitule : Comment on écrit l'Histoire. Je me suis donc senti obligé de lire ce livre, qui est d'ailleurs passionnant et qui est extrêmement intéressant parce qu'il y a un mélange de références à ce qu'il appelle la vérité (je vais y revenir dans un instant), et en même temps un relativisme tout à fait extraordinaire sur la possibilité même de faire de l'Histoire en tant que science. Fondamentalement, il explique que l'Histoire ne peut pas être et ne sera jamais une science. Et donc je voudrais jeter un peu en vrac un certain nombre de réflexions qui peuvent peutêtre expliquer certaines choses, non seulement pour nos réflexions d'aujourd'hui et de demain mais pour une réflexion plus générale.

Paul Veyne, dont la spécialité, je le rappelle, est l'Antiquité et plus particulièrement l'histoire romaine, part de l'idée (en tout cas je l'interprète ainsi) que l'historien, finalement, écrit non pas l'Histoire mais des histoires. Et il écrit même, il raconte même des intrigues. (Je regarde Petre Roman, je ne sais pas pourquoi...) Donc il insiste sur l'aspect romanesque. De ce point de vue-là, l'historien n'est pas tellement différent du romancier. Mais, dit-il, il est tout de même différent sur un point, c'est que, contrairement au romancier, il s'intéresse à la vérité. Il revient constamment, dans son livre, sur cette notion de vérité, sans jamais d'ailleurs se pencher d'une manière un peu appro-



fondie sur ce qu'il entend pas cette expression. Je le dis humblement, j'ai l'impression qu'il y a là un point un peu faible dans son discours. Mais je crois qu'il fait référence au fait que l'Histoire a quand même une matière première constituée par les archives. Il n'y a pas d'Histoire « scientifique » sans sources, et plus particulièrement des sources écrites, ce qui d'ailleurs limite considérablement la portée du discours. Il insiste d'ailleurs particulièrement sur l'aspect « trou ». C'est du gruyère, il faut reconstituer la matière à partir de beaucoup de trous. Donc il y a cet aspect, et finalement il n'y a chez Paul Veyne, dans son interprétation de l'Histoire, aucune prétention à la construction d'une science, je le répète. D'un côté, il dit que l'Histoire s'intéresse à la vérité, et de l'autre, on retire de la lecture de ce livre qu'il n'y a pas de vérité en Histoire. Il y a donc en effet un paradoxe assez intéressant.

### critice



Alors l'historien s'intéresse quand même à une matière première, qui sont les événements. L'historien construit son discours à partir de la notion d'événements. Et là, évidemment, il y a une grande interrogation. Il y a toute une littérature là-dessus, qui personnellement m'intéresse beaucoup parce qu'elle conduit à des problèmes de méthode qui se rattachent d'ailleurs à la démarche scientifique et particulièrement mathématique, et même des sciences physiques. Qu'est-ce qu'un événement ? Déjà en physique, par exemple, la question de définition propre d'un événement n'est pas quelque chose d'évident. Quand on réfléchit d'un point de vue épistémologique sur « qu'est-ce qu'un événement en physique », la réponse n'est déjà pas simple. Quand il s'agit de l'Histoire, quand il s'agit d'une matière première humaine, c'est une construction intellectuelle. Tout événement représente une construction et un système interprétatif implicites. Je ne développe pas ce point, mais je crois qu'il est absolument fondamental. Si vous prenez l'événement par exemple de Waterloo, il est certain que Fabrice Del Dongo, dans La Chartreuse de Parme, vit cet événement, il est à l'intérieur de la bataille, il entend des coups de canon etc., mais il n'a pas la moindre idée qu'il se passe quelque chose de décisif. C'est après coup qu'il se rend compte qu'il a vécu quelque chose qui s'appelle la bataille de Waterloo, et dont le sens ensuite est

### <u>critice</u>

extrêmement chargé par l'interprétation qu'on en donne par la suite. Cela ramène à une idée sur laquelle Paul Veyne insiste énormément, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun commentaire possible en Histoire sans l'identification des événements, mais surtout sans rattacher les événements qu'on a décidé de nommer tels, à d'autres événements qui précèdent et qui suivent. Donc il y a toute une construction implicite à laquelle, me semble-t-il, nul historien, pas même Georges-Henri Soutou, pas même Dan Berindei, ne peut échapper.

Cette notion d'événement... Il se trouve que j'ai fait beaucoup d'économie mathématique dans ma vie, et je me souviens avoir étudié dans mon jeune temps les travaux d'un économiste qui d'ailleurs vit toujours, je crois, et qui a eu le prix Nobel, Koopmans, qui pose la question : peut-on faire de l'économétrie, c'est-à-dire de la mesure en économie, sans référence à une théorie ? Est-ce que la notion de données chiffrées peut avoir un sens indépendamment d'une théorie de référence ? Et la réponse, en gros, est non. C'est impossible. Même les plus positivistes, qui prétendent faire parler les chiffres en tant que tels, ont un système de référence implicite, c'est-àdire qui n'est pas forcément révélé mais qui est une sorte de théorie sous-jacente, faute de laquelle il n'y a pas de sens véritable aux données. Eh bien je pense que c'est la même chose en Histoire, et que tout historien, c'est-à-dire tout raconteur, ou tout discoureur sur l'Histoire a un système de référence implicite. Parfois l'historien, comme l'ont fait Duby et bien d'autres, écrit dans sa vie un livre de réflexion épistémologique sur ce qu'il a fait. D'autres ne le font pas, mais dans tous les cas il y a un système de référence implicite. Et dans certains cas, bien entendu — et je pense qu'on va beaucoup en parler dans la suite de ce séminaire —, il y a des intentions, parfois des intentions cachées et dans certains cas des intentions révélées. Il est certain que quand Michelet écrit l'histoire de France, ou quand Jacques Bainville écrit l'histoire de France, nous avons deux points de vue très différents qui racontent une histoire, celle de la

France, mais avec évidemment des présupposés, et même des intentions, qui sont radicalement différents. Sur la Révolution française, entre Mathiez et Bainville, on a qui sont intentions quasiment explicites. Je pense aussi à l'interaction entre l'Histoire et des intentions immédiates de l'auteur, c'est-à-dire par rapport à la vie immédiate, actuelle — on en parlera aussi certainement tout à l'heure. François Furet avait coutume de dire que l'objet Révolution française n'était pas refroidi, c'est-à-dire qu'il suscitait toujours des émotions. C'était vrai à l'époque de François Furet et je crois que c'est toujours vrai aujourd'hui. Je pense que les Croisades ne sont pas un objet refroidi. Il y a même des objets qu'on peut croire refroidis et qui se réactivent. Et je pense aussi — c'est l'histoire de la Révolution française — à la fameuse remarque de Zhou Enlai (le Premier ministre de Mao Zedong) à qui quelqu'un demandait : « Monsieur le Premier ministre, que pensezvous de la Révolution française ? », qui répondit : « Il est encore beaucoup trop tôt pour répondre à cette question ». Je crois que nous tournons là toujours autour du même genre d'idées.

Encore une chose sur cette question de l'intention... Quand j'étais enfant, aux alentours de quatorze ans, mon père, qui était de tradition monarchiste, maurrassienne, avait absolument voulu me faire lire Le Siècle de Louis XIV de Voltaire. Je peux vous dire que pour un enfant de quatorze ans qui, en plus, était plutôt porté vers les mathématiques et les sciences, c'était une lecture un peu dure. En réalité, j'ai fait, à propos de cette lecture qui finalement m'avait tout de même donné quelque satisfaction, ma première expérience de ce que je suis en train de vous raconter aujourd'hui. Au fond, si Voltaire a écrit un ouvrage apologétique sur Louis XIV, c'était évidemment dans l'intention de montrer combien Louis XV était un mauvais roi. Par conséquent il s'agissait beaucoup moins de célébrer la grandeur de Louis XIV que d'abaisser celle du roi, son contemporain.

Il y a un autre point aussi qui me paraît extrêmement important et qui intéresse

# calete\_\_\_\_\_

beaucoup de nos confrères dans des disciplines diverses, c'est que l'Histoire est une science de traces. On n'écrit pas l'Histoire sans avoir des témoignages, qu'on manipule ensuite — pardon, Monsieur Berindei, d'anticiper un peu sur ce que vous direz tout à l'heure. Traces surtout écrites, puisque je crois qu'aujourd'hui on considère qu'il n'y a pas d'historien digne de ce nom s'il ne travaille pas sur des documents écrits, sur les sources écrites. Ce qui n'a pas toujours été le cas, car l'Histoire a commencé comme des chroniques, par exemple au Moyen-Âge occidental. Et beaucoup de pays, aujourd'hui même, n'ont pas le souci de conserver des archives. Ou d'autres, qui ont le souci de conserver des archives, ne les expli<del>bitent pas</del>: Je pense par exemple a un pays comme la Turquie où il y a des montagnes d'archives, parce que cela correspond à la tradition ottomane, qui sont peu ou sous-exploitées.

La notion de science de traces, j'ai presque envie de dire que c'est le cas général, c'est une situation commune à beaucoup de sciences. Monsieur le Président Constantinescu, qui est parmi nous, et qui est géologue... La géologie et la paléontologie sont des sciences de traces, c'est-à-dire qu'on cherche à reconstituer à partir d'un certain nombre d'indices toute une histoire. Et on cherche, là encore, à combler des trous. La plupart des disciplines anthropologiques sont également des sciences de traces. C'est ce qu'il y a de commun entre la science et l'activité du policier ou du détective, de Sherlock Holmes, qui doit aussi, à partir d'indices, reconstituer une histoire — et j'ai envie de dire, pour faire un clin d'œil à Paul Veyne, une vérité. Et la question est : à partir d'un certain nombre de traces interprétées et de cette théorie sous-jacente (même si on refuse cette théorie), est-ce qu'il n'y pas plusieurs discours possibles et, à la limite, n'importe quel discours possible entre les mains d'un locuteur habile? C'est une question, en tout cas, qu'on peut se

poser.

Il y a quelques années, j'ai écrit, pour un séminaire de philosophie à l'Académie des sciences morales et politiques, un papier un peu technique sur la comparaison des notions de temps chez Newton et chez Leibniz<sup>1</sup>. C'est un problème philosophicomathématique, mais qui est extrêmement intéressant du point de vue du physicien et du point de vue de l'historien. Il y dans les Confessions de Saint Augustin, un passage constamment cité sur le temps, où il dit : « Si on me demande ce qu'est le temps, je le sais, si on me demande de l'expliquer, je ne le sais plus. » Ce n'est pas la phrase textuelle, mais c'est l'idée. Le temps newtonien est un temps qui s'écoule uniformément, indépen-

damment de tout événement. Chez Léloniz, le temps n'a de sens qu'à partir de la notion d'événement, et disons qu'un instant est ce qu'on appelle en mathématiques une classe d'équivalence entre des événements, les événements se produisant soit avec la relation d'antériorité soit avec la relation de postériorité et, s'ils sont à la fois antérieurs et postérieurs, ils sont simultanés. Remarquez que même chez Einstein le temps est localement newtonien, c'est-àdire que le temps de la relativité restreinte et même générale, c'est une généralisation du temps newtonien. Mais à certaines échelles, le temps newtonien est une première approximation.

Le temps leibnizien est très différent, puisque la construction du temps — on peut même faire une construction mathématique de ce temps — est fondée sur la notion d'événements. Et je crois qu'il y a là un cercle vicieux, puisque la notion d'événement elle-même suppose la notion de temps. Car je ne vois pas très bien comment un événement de quelque nature qu'il soit, qu'il soit physique ou a fortiori humain, historique, peut avoir une épaisseur temporelle nulle.

Je livre ces petites réflexions au passage, je pense que cela ouvre des abîmes de réflexion et je me borne ici à le signaler.

<sup>1</sup> Thierry de Montbrial, « Evénements et temps quasi leibnitzien », in B. d'Espagnat (dir.), Implications philosophiques de la science contemporaine, t.III, PUF, « Cahiers des Sciences Morales et Politiques », 2003

Penser l'Europe

#### caiete

### critice

L'Histoire est aussi — et je crois que Paul Veyne insiste aussi beaucoup dans son ouvrage — une science de questionnement. Encore une fois, j'interprète... Il dit : s'il y a une notion de progrès en Histoire, ce n'est pas une notion de progrès au sens des valeurs — d'ailleurs il attaque beaucoup Max Weber sur ce point. C'est au sens que l'historien se pose des questions, il écrit son discours à partir des questions qu'il se pose. Mais ces questions s'enrichissent avec le temps, et donc un historien professionnel, qui connaît donc les travaux de ses prédécesseurs, a une gamme de questions qui va en s'élargissant au fur et à mesure du temps. Dans ce sens-là il peut donc y avoir, indépendamment des aspects techniques (la découverte de nouvelles sources, archives etc.), progrès. Et là je ne peux pas ne pas penser à la fameuse phrase du Christ : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Interpréter au sens temporel « je suis là », cela veut dire que la réponse à la question qu'on se pose est souvent très largement comprise dans la question ellemême. Je crois que cette question-là peut elle aussi être extrêmement intéressante du point de vue de la réflexion sur la profession d'historien.

Je voudrais revenir un instant sur la notion de vérité. L'historien est d'abord un homme (ou une femme, bien sûr) qui, par définition, n'est pas un homme d'action, c'est un chercheur. Et il doit reconstituer des situations qui sont des situations humaines avec des personnes qui ont des types psychologiques radicalement différents de ce qu'il est. Cela pose donc une question à laquelle Paul Veyne touche un peu, m'a-t-il semblé. L'historien parfait devrait non seulement être un fin psychologue, psychanalyste, et avoir une compréhension de l'âme humaine universelle, mais en plus il devrait presque être capable d'entrer dans la tête des autres. Qui va entrer dans la tête de Napoléon ou même dans celle de Ceaucescu? Donc il y a un problème de reconstitution. Ma propre vie faisant que je suis un peu un homme d'action, j'ai souvent été frappé de ce que les gens qui n'ont pas été frottés à l'entreprise, au sens large, ne



comprennent pas ce que c'est que l'entrepreneur ou l'homme politique etc. Et je connais des historiens assez connus, vivant encore aujourd'hui (je ne citerai pas de noms mais je les dirai en privé à Georges!), qui se trompent totalement quand il s'agit d'interpréter ce que pensent ou ce que font certains de leurs contemporains qu'ils connaissent eux-mêmes. Je me dis que s'ils se trompent à ce point à propos de personnes qui sont à côté d'eux, qu'est-ce que cela implique quand il s'agit de reconstituer une histoire passée?

Ayant dit cela, je voudrais évoquer une question que se pose Stefan Zweig . Il a écrit beaucoup de trilogies sur toutes sortes de sujets, et il y en a une qui m'avait beaucoup frappé, qui portait sur les romanciers. Il disait : qu'est-ce qu'un romancier ? Pour lui, un romancier n'est pas quelqu'un qui écrit quelques bons livres, c'est quelqu'un qui construit un univers. Donc pour lui,

# caiete\_\_\_\_\_

Flaubert, par exemple, n'est pas un romancier. Les exemples qu'il prend, ce sont Dostoïevski, Dickens et Balzac. Et il se pose la question suivante, à propos des trois mais particulièrement à propos de Balzac. Comment cet homme, qui au fond a vécu l'essentiel de sa vie dans son cabinet, qui ne sortait pratiquement pas, qui n'avait pour relations humaines que des relations difficiles avec son éditeur, qui en plus écrivait sur commande pour gagner sa vie... Comment a-t-il pu avoir une vision aussi juste de la nature humaine ? Et il ne répond pas à cette question. Un jour, j'en ai parlé à Maurice Druon, que beaucoup d'entre nous autour de cette table avons connu. Maurice Druon m'a fait la réponse suivante, qui je crois est la bonne, qui est basée sur la notion de fulgurance. Il y a des gens qui peuvent passer leur vie à étudier un sujet, une personne etc., et qui ne verront rien, et d'autres qui en une fraction de seconde vont tout comprendre et tout voir, et le plus petit indice va leur permettre de reconstituer ce que là, pour le coup, on peut appeler la vérité, c'est-à-dire une perception juste d'un individu ou d'une situation. Et là, j'admets qu'il puisse y avoir des historiens qui ont des fulgurances, et que ces fulgurances permettent de reconstituer une certaine forme de vérité, là où des gens laborieux n'y parviendront jamais malgré l'accumulation des documents, des archives etc.

Je voudrais conclure avec trois remarques. La première, c'est la notion d'histoire immédiate, d'histoire du temps présent, comme on dit aujourd'hui. Peut-être d'ailleurs à cause de ce que je viens de dire sur les fulgurances, je pense qu'il n'est pas forcément insensé de chercher, pour certaines personnes qui y portent intérêt, à interpréter leur propre temps, malgré l'absence de recul, malgré l'absence d'archives par définition, et malgré toutes sortes de lacunes, d'une manière finalement qui soit juste, ou en tout cas moins fausse que d'autres qui regardent avec davantage de recul, davantage d'archives etc. À propos de ces archives, je crois que c'est un proverbe africain qui dit : « les chasseurs seront toujours les héros tant que les animaux n'auront pas leur historien », ce qui n'est pas forcément idiot, cela revient à la fonction apologétique de l'historien. Mais enfin je pense qu'il y a divers points de vue, divers éclairages, et que la contemporanéité n'est pas forcément — cela peut l'être, cela l'est le plus souvent — un handicap.

Enfin, je voudrais terminer sur cette notion de vérité autour de laquelle j'ai pas mal tourné. Je pense souvent à ce film dont mon épouse ici présente me rappelait hier dans l'avion le titre — c'est le film de Kurosawa qui s'appelle Rashomon —, où il s'agit d'un crime avec un certain nombre de témoins qui ont assisté à ce crime. Le film est la reconstitution du crime par chacun des sept (je crois qu'il y en avait sept, mais peu importe) témoins, et cela fait des histoires totalement différentes. Autant de témoins, autant d'histoires.

Tout ceci est à la fois fascinant, je crois, inquiétant dans certains cas, et nous pose la question de l'Histoire officielle, aussi. Ce qui m'inquiète parfois, puisque nous sommes, cher Eugen, chers amis, à l'Académie roumaine — plusieurs d'entre nous, à cette table, appartenons à une ou plusieurs Académies —, cela pose aussi la question du rôle des Académies par rapport à l'Histoire. Je crois qu'il faut faire extrêmement attention à ne pas prétendre écrire une Histoire officielle et à ce que certains, dans certaines Académies, s'octroient le pouvoir d'écrire ce qui est la bonne Histoire. Cela peut être extrêmement dangereux, et je pense que l'Histoire, au fond, n'appartient à personne, même pas aux académiciens. Je le dis en étant conscient que Dan Berindei, qui va prendre la parole dans quelques secondes, est responsable au sein de l'Académie roumaine d'une monumentale histoire de la Roumanie. Je me souviens, cher Dan Berindei, que vous m'avez expliqué plusieurs fois qu'il y avait quelques difficultés avec le dernier volume. Je ne sais pas où en est la rédaction de ce volume, mais je pense en tout état de cause qu'il faut se rappeler que l'Histoire n'appartient à personne, même pas aux historiens.

Je vous remercie.